



HAL
open science

La théorie linguistique et le discours économique au 18e siècle

Savas Kilic

► **To cite this version:**

Savas Kilic. La théorie linguistique et le discours économique au 18e siècle. Cahiers de l'Ecole Doctorale, 2006, VII, pp.15-22. halshs-00139338

HAL Id: halshs-00139338

<https://shs.hal.science/halshs-00139338v1>

Submitted on 30 Mar 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA THEORIE LINGUISTIQUE ET LE DISCOURS ECONOMIQUE AU 18^E SIECLE

SAVAS KILIC

DOCTORANT EN SCIENCES DU LANGAGE (Direction S. Bouquet)

Introduction

Tout le monde le sait : d'après Saussure, la langue est un système, un système de signes, de valeurs. Il l'a exprimé maintes fois dans ses cours, ses notes manuscrites et, voire, implicitement dans les publications de son vivant ; mais le succès de cette formule s'est avéré avec l'interprétation structuraliste de son ouvrage posthume, CLG (1916)¹. L'une des comparaisons que Saussure sollicite pour illustrer la nature du système sémiologique est l'économie : « Un système sémiologique quelconque est composé d'une quantité d'unités [...] » dit-il « et la véritable nature de ces unités – ce qui empêchera de les confondre avec autre chose – c'est d'être des *valeurs*. » Les unités sémiologiques n'ont pas, à proprement parler, de valeurs, mais elles sont les valeurs : « Ce système d'unités qui est un système de signes est un système de valeurs. » Cela va sans dire, une fois que les signes sont définis comme des valeurs, il est tout naturel de recourir à la principale science de valeurs : « Tout ce qui peut se définir de <la> valeur s'appliquera aussi <d'une façon générale> à ces unités qui sont des signes. » Il y a tout de même une différence entre ces deux ordres ; en économie, nous sommes sur une terre définie, alors que la langue est une géographie *sinistre*, bougeant sans cesse : « La valeur dans les différents ordres (ainsi en économie) est très difficile à définir et la clarté n'est ainsi pas donnée immédiatement, mais nous sommes au moins sur un terrain qui est défini, du moins extérieurement. » (1908-09 : 14-15)

De telles comparaisons ont laissé les chercheurs contemporains penser que l'économie politique fut une source de la pensée saussurienne². D'autres ont proposé comme la source l'emploi du terme *valeur* dans la tradition synonymiste, sans pour autant se rendre compte que

¹ Pourtant, il faut bien noter que le terme *structure* a été substitué à *système* par les structuralistes. *Système* étant du latin et *structure* du grec, les deux termes signifiaient plus ou moins la même idée au 17^e siècle. Cependant, au 18^e siècle, le premier s'est spécialisé dans la métaphysique, l'astronomie et la mécanique alors que le second se spécialisait dans la biologie. Donc, *système* fait partie de la terminologie mécaniste (et, éventuellement, de la cartésienne au sens large) alors qu'impliquant un certain degré de téléologie *structure* est préférée par le vitalisme et l'organicisme qui sont développés au sein des Lumières et qui sont pourtant tournés contre le mécanisme et les Lumières (Cf. les articles « Système » et « Structure » écrits par P. Clavier, l'article « Organe, organisme » par V. Sullerot dans le *Dictionnaire culturel*). Par conséquent, la *structure* n'est pas l'équivalent parfait du *système* et le parti pris du structuralisme est incohérent avec celui de Saussure qui évite consciemment toutes métaphores organiciques. Le clivage se manifeste notamment en matière de la téléologie qui est adoptée par les interpréteurs de Saussure et inhérente par ailleurs à la notion de structure alors que le linguiste genevois la récuse (Cf. Pétrouff 2004 : 94-122).

² Koerner (1973 : 37-71) donne un résumé critique de ces thèses.

les synonymistes du 18^e siècle, eux aussi, avait adopté l'économie comme modèle (Swiggers 1982, Auroux 1985, Bouquet 1997: 235-239).

La croissance de l'économie politique et la théorie des signes

Le transport de grandes quantités d'or et d'argent à « l'ancien monde » après les croisades au Proche Orient vers la fin du Moyen Âge et le pillage de l'Amérique par les *conquistadors* à partir du 15^e siècle constituent la première étape de la grande accumulation du capital en Europe. Deuxièmement, la production à côté du commerce commence à se développer surtout aux Pays-Bas, en Angleterre et en France ; en tant que résultat de la richesse (de l'abondance de l'or), le secteur de la finance se met en pleine croissance dans les pays colonialistes (Banque d'Amsterdam, Banque d'Angleterre). Cependant, les prix augmentent et les revenus diminuent malgré tout ; le taux des métaux valables est réduit dans les monnaies employées comme moyen de commerce. Les spéculations interminables sur l'or, la monnaie et, éventuellement, sur la valeur ravagent les milieux intellectuels de l'Europe : la discipline dite économie politique est ainsi établie³.

Les grands philosophes de l'époque qui ne manquent pas de s'intéresser à l'économie politique produisent également des écrits prolifiques sur la philosophie du langage :

J. Locke *Two Treatises Of Government* (1680-90) et *An Essay Concerning Human Understanding* (1690).

Voltaire articles de « Economie politique » et « Economie de paroles » dans son *Dictionnaire philosophique* (1764).

A. Smith *Wealth of Nations* (1776) et *Considérations sur la première formation des langues* (1761, 1^{ère} traduction française : 1796, 2^{ème} : 1809)⁴.

E. B. de Condillac *Le commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre* (1776) et *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) ainsi qu'un dictionnaire des synonymes et une grammaire générale.

³ Ce paragraphe s'appuie sur l'ouvrage de Michel Beaud (1981 : 11-56). Il suffira pourtant de lire certains passages de l'article « Monnaie » de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert écrit par Le Chevalier de Jaucourt pour trouver l'expression de ces faits historiques :

« Pour être satisfait de ce que j'avance, on peut s'informer du prix des terres, maisons, blés, vins, & autres effets avant la découverte des Indes : alors mille onces d'argent, ou en matiere ou en especes, achetoient plus de ces effets, que dix mille n'acheteroient présentement. Les effets ne sont pas plus chers, ou different peu ; leur quantité étant à-peu-près dans la même proportion qu'elle étoit alors avec la demande, c'est l'argent qui est à meilleur marché.

Ceux qui se servent de la vaisselle d'argent, croient ne perdre que l'intérêt de la somme employée, le contrôle, & la façon ; mais ils perdent encore ce que la matiere diminue en valeur ; & la valeur diminuera, tant que la quantité augmentera, & que la demande n'augmentera pas à proportion. Une famille qui s'est servie de dix mille onces de vaisselle d'argent depuis deux cent ans, a perdu de la valeur de sa vaisselle plus de neuf mille onces, outre la façon, le contrôle, & l'intérêt ; car les dix mille onces ne valent pas ce que mille onces valaient alors.

Les compagnies des Indes d'Angleterre & d'Hollande ont porté une grande quantité d'espèces & de matieres d'argent aux Indes orientales, & il s'en consomme dans l'Europe ; ce qui a un peu soutenu sa valeur ; mais nonobstant le transport & la consommation, la grosse quantité qui a été apportée, a diminué sa valeur de quatre-vingt-dix pour cent. [...]

La quantité des matieres apportées en Europe depuis la découverte des Indes, a dérangé non-seulement les biens & les revenus des particuliers, mais même elle a dérangé les puissances, qui ne sont plus dans la même proportion de force. Celles qui ont profité le plus par le commerce d'Espagne, abondent en especes, pendant que les autres peuvent à peine se soutenir dans l'état où elles étoient. »

⁴ Il écrit aussi en 1755 une critique sur le *Dictionary of the English Language* du Dr. S. Johnson (Hausmann 1978: 248).

A.-R. Turgot, art. « Etymologie » dans l'*Encyclopédie* (1751), *Remarques critiques* (1750) sur *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues et la signification des mots de Maupeituis* (1748), mais également *Réflexions sur les Langues* (1751) et *Valeurs et monnaies* (1769).

J.-J. Rousseau *Discours sur l'inégalité parmi les hommes* (1755) et *Essai sur l'origine des langues* (1763 ? ; ouvrage posthume : la première édition sort à Genève en 1781)⁵.

On se demande inévitablement la raison de cette coïncidence : quelle est la motivation d'un Rousseau, d'un Smith ou d'un Turgot pour réfléchir sur l'origine du langage, sur la nature des langues ? Tout d'abord, certaines analogies entre les activités sociales et le fonctionnement du langage leur permettent de concevoir l'un des sujets en faisant allusion à l'autre : au 17^e siècle déjà, les comparaisons entre la monnaie et le signe, le commerce et la communication sont répandues.

À l'aube de la philosophie moderne, on trouve chez F. Bacon une comparaison entre le signe linguistique et la monnaie ; dans le même siècle (XVII^e) Hobbes et Leibniz, eux aussi, s'en servent pour illustrer la nature du signe (Dascal 1987 : 1-29). « Words are the tokens current and accepted for conceits, as moneys are for values » dit Bacon (cité par Dascal 1987 : 1), alors que Hobbes souligne leur caractère illusoire : « words are wise men's counters, they do but reckon by them ; but they are the money of fools [...] » (cité par Dascal 1987 : 6 ; cf. aussi Formigari 2004 : 110). De même, Locke, qui mérite d'être reconnu comme le fondateur de la théorie moderne du signe, compare longuement l'abus des mots à celui des chiffres et, éventuellement, de la monnaie dans son *Essay* d'après lequel le premier est plus grave :

[...] Another great abuse of words is inconstancy in the use of them. [...] *Words being intended for signs of my ideas, to make them known to others, not by any natural signification, but by a voluntary imposition, it is plain cheat and abuse, when I make them stand sometimes for one thing and sometimes for another; the willful doing whereof can be imputed to nothing but great folly, or greater dishonesty. And a man, in his accounts with another may, with as much fairness make the characters of numbers stand sometimes for one and sometimes for another collection of units: v.g. this character 3, stand sometimes for three, sometimes for four, and sometimes for eight, as in his discourse or reasoning make the same words stand for different collections of simple ideas. If men should do so in their reckonings, I wonder who would have to do with them ? One who would speak thus in the affairs and business of the world, and call 8 sometimes seven, and sometimes nine, as best served his advantage, would presently have clapped upon him, one of the two names men are commonly disgusted with. And yet in arguings and learned contests, the same sort of proceedings passes commonly for wit and learning; but to me it appears a greater dishonesty than the misplacing of counters in the casting up a debt; and the cheat the greater, by how much truth is of greater concernment and value than money.* (1697 [1961] : II. 91-92; nous soulignons)

La comparaison monnaie/signé se maintient pendant tout le 18^e siècle⁶. Le terme *signe* qui a ses racines dans la philosophie antique grecque est ainsi revêtu d'un nouveau contenu comprenant la monnaie. Analysant les conditions de l'émergence de l'analogie, Goux (1989) conclut d'une façon plus ou moins marxienne que c'est le développement du système de représentation dans la sphère monétaire qui rend possible de concevoir le langage en tant que

⁵ En outre, un philosophe tel que d'Alembert donne des ouvrages sur la synonymie ainsi que sur la mécanique (Auroux 1984).

⁶ Dans la pensée italienne, les noms tels que Verri, Solera, Tamburini et Giordani et, au 18^e siècle, Oertes établissent des parallélismes entre le langage et le système monétaire (Formigari 1993 : 106-107, 109). Au début du 19^e, Giordani l'élargit en comparant les dialectes aux monnaies cuivre et le code standard à l'or (Formigari 1993 : 107). En France, au 17^e siècle déjà, Vaugelas compare « les paroles » avec la monnaie ainsi qu'avec les peintures et les livres, et il nous prévient de l'abus dans son célèbre article " Synonymes " (Chevalier 1971 : 41-43) ; Au 18^e, cependant, « [...] le fait d'attribuer à la monnaie le titre de signe fut l'objet de vives polémiques. » (Auroux 1979 : 67) Condillac « démontre » de même manière que l'invention des signes dépend étroitement du « commerce réciproque » entre les hommes (Duchet 1970 : 19).

système de représentation. Autrement dit, quand l'emploi de la monnaie se renforce dans la vie courante, la nature sémiologique des autres systèmes d'échange devient plus clairement visible : le système monétaire constitue un modèle pour les autres. Inclinant à penser comme Goux, nous croyons que cette analogie très répandue prépare l'application du terme *valeur* dans la *sémantique avant la lettre* des synonymistes et c'est ce processus que nous voulons aborder dans ce qui suit.

La monnaie comme un signe

L'article « Monnaie » de l'*Encyclopédie* commence significativement par une définition qui comprend le terme *signe* : « la monnaie, dit Le Chevalier de Jaucourt, est un signe qui représente la valeur ». D'un autre côté, Turgot écrit en 1769 un article résumant les théories de la valeur de l'époque pour un projet de *Dictionnaire de Commerce* entrepris par l'abbé Morellet, son condisciple d'autrefois à la Sorbonne. Ce projet d'article commence de même par une comparaison de la monnaie au langage :

La monnaie a cela de commun avec toutes les espèces de mesures, qu'elle est une sorte de langage qui diffère, chez les différents peuples, en tout ce qui est arbitraire et de convention, mais qui se rapproche et s'identifie, à quelques égards, par ses rapports, à un terme ou étalon commun. (Turgot 1769 : 233)

Il va jusqu'à définir une langue comme un système de conventions pour incarner les idées, les idées qui ont par définition une existence universelle anté-langagière :

C'est ce fond commun, essentiel à toutes les langues indépendamment de toute convention, qui fait qu'on peut prendre **chaque langue, chaque système de conventions** adoptées comme les signes des idées, **pour y comparer tous les autres systèmes de conventions**, comme on les comparerait au système même des idées qu'on peut interpréter dans chaque langue, ce qui a été originairement exprimé dans toute autre langue, qu'on peut en un mot *traduire*.» (Turgot 1769 : 233 ; **nous soulignons**)

Néanmoins, il existe une certaine différence entre le langage et les mesures : ces dernières maintiennent une référence extra-systémique :

Les langues désignent des idées par des sons qui sont en eux-mêmes étrangers à ces idées.⁷ Ces sons, d'une langue à l'autre, sont entièrement différents et, pour les expliquer, il faut substituer un son à un autre son : au son de la langue étrangère, le son correspondant de la langue dans laquelle on traduit. Les mesures au contraire, ne mesure l'étendue que par l'étendue même. [...] (Turgot 1769 : 234)

Toutefois, la monnaie, elle, ressemble plutôt au langage en cette matière :

Le terme commun auquel se rapportent les monnaies de toutes les nations est la valeur même de tous les objets de commerce qu'elles servent à mesurer. Mais cette valeur, ne pouvant être désignée que par la quantité même des monnaies auxquels elle correspond, il s'ensuit qu'on ne peut évaluer une monnaie qu'en une autre monnaie : de même qu'on ne peut interpréter les sons d'une langue que par d'autres sons.

Les monnaies de toutes les nations policées étant faites des mêmes matières, et ne différant entre elles, comme les mesures, que par les divisions de ces matières et par la fixation arbitraire de ce qu'on regarde comme l'unité, elles sont susceptibles, sous ce

⁷ Cf. cette phrase de Saussure: « Ce n'est pas la matière qui apparaîtra comme le fond de ce qui fait un mot; on doit s'occuper des sons mais *le son est étranger à l'essence de la langue*.» (1908-09 : 117 ; *nous soulignons*).

point de vue, d'être réduites les unes aux autres, ainsi que les mesures usitées chez les différentes nations. (Turgot 1769 : 34)

Une fois que la monnaie est conçue comme un signe arbitraire, le signe est naturellement médité dans le miroir de la monnaie.

Valeur et signe arbitraires : l'usage contre l'autorité

Dans ce nouveau cadre, il y aurait un déplacement terminologique : *l'arbitraire du signe*. Les débats sur l'origine de la valeur étaient en un mot interminables. La recherche des origines (de l'état, de la société, de la monnaie, etc.) ramenait maintes fois à une discussion sur l'origine du langage, surtout sur la nature toujours contestable du signe linguistique. Les termes de la Grèce antique, *phusei/thesei*, seraient abandonnés pour adopter ceux de l'économie, de la politique et, voire, du droit : *arbitraire, conventionnel, institué*, etc. Le Chevalier de Jaucourt l'exprime d'emblée dans l'article « Monnaie » de l'*Encyclopédie* : « la dénomination ou valeur numéraire de la monnaie » est arbitraire.

L'autorité intellectuelle d'Aristote était déjà morte, et l'autorité absolue du monarque était à son tour sans doute en train de mourir. La monnaie, comme le dit de Jaucourt « ne reçoit point sa valeur de l'autorité publique » et l'empreinte ne fait que marquer son poids & son titre. L'autorité « fait connaître que la pièce est composée de telle quantité de matière, de telle finesse, mais elle ne donne pas la valeur, c'est la matière qui en fait la valeur. » Donc, l'effigie du Prince sur la monnaie garantissait d'une part la circulation, et, d'autre part, il présupposait pourtant un consensus *a priori* des usagers. Markovits explique ces deux moments pertinents dans l'histoire politique de la monnaie :

La critique de la monnaie passe par la décomposition de deux moments: dans le premier, la monnaie représente la souveraineté de l'Etat, dans le second, elle représente l'usurpation de cette souveraineté par une individualité particulière, que celle-ci couvre de l'autorité pontificale ou de l'autorité politique [...]. La valeur de la monnaie n'est donc pas subordonnée à l'arbitraire du Prince. Son crédit, son cours supposent un consensus plus qu'une volonté subjective. La monnaie représente ce consensus, elle est d'essence politique, elle symbolise le souverain. Elle est, en un mot, la loi. L'effigie d'un roi n'est que l'usurpation de la souveraineté par un particulier. (Markovits 1986: 198)

Les physiocrates (partisans du « gouvernement naturel ») trouveraient ce consensus exister dans la nature ; Dupont de Nemours utilise ainsi la métaphore de la ruche pour définir le *gouvernement naturel* de l'économie : « Les abeilles se soumettent *d'un commun accord* et dans leur propre intérêt à l'organisation de la ruche. » (Cité d'après Baslé 1993 : 87 ; *nous soulignons*.) Sous le nouveau régime économique du commun accord, l'autorité est l'usage : la valeur de la monnaie dépendrait de la matière de laquelle elle est faite, pourtant la valeur de la matière est attachée à son usage : « Les effets reçoivent leur valeur des usages auxquels ils sont employés, s'expliquent Le Chevalier de Jaucourt. S'ils étoient incapables d'aucun usage, ils ne seroient d'aucune valeur. »

Non seulement le marché public et le marché des relations sociales, mais aussi le « marché » d'une langue étaient désormais à réguler par un consensus dit *contrat social*, tel qu'il est formulé d'abord par Hobbes et, puis, par Rousseau. Vaugelas met l'usage, « maître et souverain des langues vivantes », en contraste avec la « raison » (Fuchs 1979 : 285-86). Comme le dit l'Abbé Girard, c'est « l'usage » qui « règle le beau Langage » (1718 : xi) mais pas l'autorité de tel ou tel « auteur » (Chevalier 1971 : 45). Dès lors, le régime qui gouverne dans la grammaire et dans la lexicographie est aussi celui de Hobbes et Rousseau.

Le signe ayant une valeur

Le sens linguistique du terme *valeur* est attesté depuis la première édition (1694) du *Dictionnaire de L'Académie* (Auroux 1990 : 2692). L'abbé Girard l'emploie, cependant, pour la première fois en 1718 : « [...] cette Justesse ne peut s'acquérir que par une parfaite connaissance de la force des Mots ; en sorte qu'on puisse faire un juste discernement de *leur propre valeur* ; & qu'on sache bien distinguer les divers degrés d'énergie qu'ils ont & la différence des idées qu'ils présentent. » (XIV ; *nous soulignons*) Le terme nous paraît ambigu dans ce premier usage ; cependant, il semble être un phénomène de sens dans le passage suivant :

[...] si le mot déplaît, c'est moins parce qu'il répète le même son que parce qu'il répète la même idée sans lui donner aucune grâce de nouveauté. De là vient qu'on a établi dans toutes les Langues certains mots, qu'on nomme pronoms [...] Et parce que *la valeur* & la propriété de ces pronoms n'est pas *l'idée même de la chose*, mais renouvellement de cette idée, il arrive qu'ils sont répétés sans aucun désagrément [...] (1718 : XXXIX ; *nous soulignons*)

Girard songe que c'est aussi le cas des articles, particules et prépositions : « parce que leur *signification particulière* n'étant qu'une idée générale, toujours suspendue, qui n'arrête pas l'esprit, & qui n'a proprement que *la valeur* d'un mouvement d'union ou de séparation [...] » (1718 : XL ; *nous soulignons*). Ainsi, la valeur se manifeste comme un composant de la signification. Il donne une définition claire du terme dans son ouvrage succédant :

La VALEUR est donc, en fait des mots, l'effet qu'ils doivent produire sur l'esprit, c'est à dire la représentation des idées qu'on y a attachées : ce qui dépend de l'institution, soit commune par un usage ordinaire, soit particulière par une supposition bien expliquée. (1747 : I, 6)

Il s'agit ici, d'une part, d'une définition relative du sens ; et, d'autre part, parce que la valeur est considérée particulièrement comme un phénomène sémantique, elle implique un contenu plus restreint que la théorie saussurienne.

Dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, bien que l'article « synonyme » reste dans le cadre que Girard avait dessiné, le terme *valeur* n'est pas employé. De même, l'article « valeur » ne contient pas une définition concernant la synonymie (1751 : 757-759, 818-821) alors qu'il évoque les usages « valeur des notes » dans la musique et « valeur des lettres » dans la langue, ces derniers exemples impliquant sans doute les positions relatives des éléments d'un certain système. Le *Dictionnaire* de Condillac qui reste inédit jusqu'à 1951 contient pareillement un article « valeur » qui n'aborde pas le sens linguistique (550).

Malgré cette discontinuité apparente, Lafaye se sert souvent du mot *valeur* et des expressions telles que « valeur du mot » (1884 [1858] : I) ; mais, hélas, il néglige aussi d'en donner une définition explicite ; on déduit de l'expression suivante que c'est toujours un phénomène de sens : « l'influence des préfixes sur la valeur des mots » (1884 : XXX). Effectivement, il n'est pas encore un terme exact et il ressemble toujours à une métaphore, une métaphore sans doute enracinée dans les discussions économiques du siècle précédent et actuel. D'ailleurs, dans la partie lexicale de son ouvrage, il n'aborde le terme qu'en opposition avec *prix* et ne donne aucune explication pour l'usage linguistique. (1884 : 1016-17) Cette absence lexicologique, nous semble-t-il, peut être également attribuée au fait que l'emploi du terme reste jusqu'alors métaphorique.

Donc, on trouve une sorte de sémantique synchronique *avant la lettre* chez Lafaye qui essaie de déterminer les sens des mots en tenant compte des autres mots (1884 : 39-40). Cependant, comme dans le cas de Girard, il est toujours loin de la conception saussurienne de la valeur en tant que déterminante à tous les niveaux linguistiques.

Par conséquent, il n'est pas difficile de constater que le mot *valeur* ni chez le fondateur ni chez l'un des derniers représentatifs de la tradition synonymiste n'est un terme à proprement parler ; il continue d'être une métaphore économique jusqu'à Saussure.

Conclusion

La notion de valeur sémantique, qui est modelée d'après la théorie économique et qui présuppose la langue comme un système de signes, émerge chez les synonymistes en tant qu'effet d'une histoire politique, économique et philosophique. Entrant en synthèse avec la notion d'arbitraire, elle prépare la voie pour la théorie de la valeur et la notion radicalement non substantialiste de la négativité chez Saussure, car, comme il dit lui-même, « *toute valeur implique un système de valeurs* » (Ecrits, 332 ; nous soulignons). Le signe est une valeur et il s'agit d'un système parce que le signe est arbitraire.

Le terme *système* a historiquement deux sens principaux en français : premièrement, il signifie l'ensemble organisé d'éléments intellectuels pour lequel on utilise aujourd'hui plutôt *théorie* ; et, deuxièmement, il signifie l'ensemble d'éléments matériels possédant une structure. Le premier sens est apparu en 1633 chez Descartes, alors que le second est daté de 1690 et attesté pour le premier en anatomie et ensuite en astronomie (1778) (*Dictionnaire culturel* : 1183-84). Le système en tant que *théorie* est aperçu lié au cartésianisme et sévèrement critiqué par les philosophes des Lumières, car ils l'interprètent comme une sorte d'*apriorisme* qui est dangereux au point de vue scientifique. Cette critique est énoncée d'abord par Condillac dans son *Traité des systèmes* et reprise par d'Alembert dans son article « Système (métaphysique) » de l'*Encyclopédie*. Pourtant, le sens matériel du terme est favorisé non seulement par les matérialistes (D'Holbach, *Système de la nature*) mais aussi par Condillac et par les encyclopédistes. C'est ce deuxième sens qui est pertinent lorsque Saussure affirme que la langue est un système de valeurs.

La notion de système en tant qu'organisation inhérente d'un ensemble d'éléments matériels est apparue vers la fin du 17^e siècle. Cependant, son application à des phénomènes humains est répandue plutôt dans la première moitié du 19^e siècle. En économie politique, Auguste Walras (1831), inspiré du *Tableau* de Quesnay (Baslé 1993 : 90), ferait un système de valeurs économiques quand F. Bopp aurait parlé du « Conjugationssystem » des langues indo-européennes (1816). Saussure s'en sert implicitement pour le premier dans son « Essai pour réduire les mots du grec, du latin & de l'allemand à un petit nombre de racines » et puis dans son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1878) où il traite les sons d'une langue comme un système de « signes algébriques ». La réussite de son approche, malgré les critiques qui lui sont reprochées dans les 1880, s'avérera certes avec la découverte du hittite au début du 20^e siècle. Ces critiques ont tout de même joué un rôle important par rapport au développement de la pensée saussurienne. Le linguiste genevois composa pendant son séjour à Paris (1880-1891) cinq cahiers de phonétique qui le menèrent à s'interroger sur les fondements d'une science du langage et à prendre plusieurs notes, dans les années 1890, pour un futur livre de linguistique générale. Ces notes lui fournirent sans doute la base du célèbre CLG où il applique les notions de valeur et système à tous les niveaux linguistiques.

L'application qu'il effectua est fruit d'une longue histoire d'échanges et réflexions inter-ou pluridisciplinaires, à savoir les disciplines de physique, économie politique, lexicographie et linguistique générale. Sans cette histoire, la notion de valeur linguistique aurait été impossible et, de même, celle de *négativité* qui incarne une nouvelle ontologie, une ontologie qui est mieux représentée par le *signe-monnaie*, une ontologie sans être réel ; c'est l'ontologie d'un être complètement mental, celui de la valeur qui est identique à l'identité du signe ; plutôt une déontologie ou un refus de l'ontologie.

Bibliographie

Auroux, Sylvain 1979 : *La Sémiotique des encyclopédistes*. Paris : Payot.

1985 : « Deux hypothèses sur l'origine de la conception saussurienne de la valeur linguistique », *Travaux de linguistique et de littérature*. XIII. 1. 295-99.

1990 : art. « Valeur » in S. Auroux *Encyclopédie philosophique universelle*. t. II. Paris : PUF. 2692.

Baslé M. et al. 1993 : *Histoire des pensées économiques – Les fondateurs*. Paris : Editions Dalloz.

Beaud Michel 1981 [1984] : *Histoire du capitalisme de 1500 à nos jours*, Editions du Seuil, Paris.

Bouquet, Simon 1997 : *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris : Payot.

Chevalier J. – C. 1971 : “Note sur la notion de synonymie chez trois grammairiens des 17e et 18e siècle”. *Langages* 24. 40-47.

Condillac E. B. de 1951 [1760] : *Œuvres philosophiques de Condillac*, vol. III, texte établi et présenté par Georges Le Roy avec une préface au « Dictionnaire des Synonymes » par Mario Roques. Paris : PUF.

Dascal, Marcelo 1987 : *Language, Signs and Thought*. Amsterdam et Philadelphie : John Benjamins Publishing.

Dictionnaire culturel, sous la direction d'Alain Rey. Le Robert. Paris. 2005.

Duchet, Michèle 1970 : “Préface” in Maupertuis – Turgot – Condillac – Du Marsais – Adam Smith, *Varia linguistica*, textes rassemblés et annotés par Charles Porset. Bordeaux : Edition Ducros.

[Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers](#), édité par Diderot D. et d'Alembert J. 1751 (version numérique consultable sur le site Gallica et version CD-Rom, édition Redon)

Formigari, Lia 1993 : *Signs, Science and Politics 1700-1830*. Amsterdam et Philadelphie : John Benjamins Publishing.

2004 : *A History of Language Philosophies*. Amsterdam et Philadelphie : John Benjamins Publishing.

Fuchs, Catherine 1979 : « La Synonymie dans les remarques de Vaugelas (1647). Théorie explicite et conception implicite ». *Historiographia Linguistica* VI. 3. 285-93

Girard, l'Abbé 1718 : *Justesse de la langue françoise ou les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*. Paris : Laurent D'Houry.

Les vrais principes de la langue françoise ou la parole réduite en méthode conformément aux lois de l'usage. I-II. Paris : Le Breton.

Goux, Jean-Joseph 1989 : « Catégories de l'échange : idéalité, symbolicité, réalité » in André Jacob 1989 (éd.), *Encyclopédie philosophique universelle*. t. I. Paris. PUF. 227-233.

Hausmann, Franz Josef 1978 : « Le Dictionnaire de Condillac ». *Le français moderne*. 46. 3. 226-49.

Koerner, E. F. K. 1973: *Ferdinand de Saussure: Origin and Development of his Linguistic Thought in Western Studies of Language*. Vieweg. Braunschweig.

Lafaye, Benjamin 1884 [1858] : *Dictionnaire des synonymes de la langue française*. Paris : Hachette.

Locke, John 1690 [1961] : *An Essay Concerning Human Understanding* In Two Volumes. Edited with an introduction by John W. Yolton. London & New York: Everyman's Library.

Markovits, Francine 1986 : *L'ordre des échanges*. Paris : PUF.

Pétroff André-Jean 2002 : *Saussure : la langue, l'ordre et le désordre*. Paris. L'Harmattan.

Saussure Ferdinand de (1908-09): *Deuxième cours de linguistique générale* (1908-1909), édité et traduit par E. Komatsu et G. Wolf, Pergamon, Oxford. 1997.

(2002): *Écrits de linguistique générale*, édité et texte établi par S. Bouquet et R. Engler. Gallimard. Paris.

Swiggers P. 1982 : « De Girard à Saussure : sur l'histoire du terme valeur en linguistique », *Travaux de linguistique et de littérature* XX. 1. 325-31.

Turgot, A. R. 1769 [1970] : « Valeurs et monnaies (Projet d'article) » in *Écrits économiques*. Paris : Calmann Lévy, 1970.